



Pour avoir de l'eau propre dans le village, les femmes sont prêtes à payer un petit montant.

FONTAINIÈRE

Les enfants de Marieta Khuluvela n'ont jamais dû faire le long chemin que leur mère a si souvent parcouru. Aujourd'hui, avec son travail de fontainière, Marieta permet aux habitants de Naua au Mozambique, de toujours disposer de l'eau propre. L'argent que lui procure cette tâche est bien utile à sa famille.

Par Hanspeter Bundi (texte) et Flurina Rothenberger (photos)

Trois matins par semaine, Marieta Khuluvela devient la femme la plus importante de Naua, au moment où elle met la fontaine en service. Il est cinq heures. Marieta tâtonne pour tirer une petite clé des plis de son katenge, le pagne coloré dans lequel elle est drapée, avant d'ouvrir le cadenas verrouillant le bras de la pompe manuelle. Au début de la saison des pluies, Marieta est là plus tôt que d'habitude car de nombreuses femmes veulent terminer leur travail à la maison aussi vite que possible pour aller à la «machamba», le champ familial, souvent situé assez loin. Certaines ont déjà déposé leurs seaux et leurs bidons. Marieta actionne plusieurs fois le bras de la pompe jusqu'à ce que l'eau claire jaillisse et remplisse le bidon. C'est le premier des trois ou quatre cents seaux et récipients qui seront remplis ici au cours de la journée.

De longs trajets vers des rivières polluées

Marieta Khuluvela, qui a environ 45 ans, est debout depuis quatre heures du matin. Lorsqu'elle quitte son foyer, c'est pour se rendre à la pompe manuelle. Pendant que son mari Arlindo était à la machamba, elle a enlevé de la cuve en béton les feuilles accumulées, un noyau de mangue qu'un enfant avait laissé tomber et la poussière brun rouge, cette terre qui s'infiltrait partout et imprègne aussi bien le paysage que l'intérieur des maisons. Puis elle est revenue dans sa maison, a réveillé ses deux filles, Rosa et Elsa, et passé un katenge propre, car, pour elle, il n'est pas envisageable que la fontainière de Naua accomplisse sa tâche dans des vêtements sales.

Rosa et Elsa sont en vacances. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui les deux jeunes filles, âgées de neuf et douze ans, préparent le petit-déjeuner, surtout des pommes de terre mangées avec un peu de sel ou de sucre. Elles balayent la terre tassée autour de la maison, nettoient les latrines, lavent les vêtements, sans hâte, presque en s'amusant. Avant, les filles accompagnaient parfois leur mère aux points d'eau du Rio Tikitinime ou du Rio Malembe et rapportaient un petit bidon rempli d'eau. Le point d'eau au Tikitinime est à environ vingt minutes du village, mais l'eau y est amère. Pour aller chercher l'eau douce du Malembe, les femmes devaient marcher trois fois plus longtemps, soit une heure entière, à l'aller et au retour. Mais l'eau n'est propre ni à l'un ni à l'autre endroit.

Rosa et Elsa n'ont pas connu la tâche quotidienne harassante du transport de l'eau. Quand le point d'eau de Naua a été construit, elles étaient encore trop petites. Mais 71% de la population rurale au Mozambique n'a toujours pas accès à l'eau potable. Les femmes et les filles parcourent chaque jour de longues distances pour aller chercher de l'eau pour la famille, au détriment de l'éducation scolaire. 57% des femmes ne savent ni lire ni écrire, alors que les hommes sont deux fois moins nombreux à être dans cette situation.

Le soleil s'est levé sur la fontaine de Naua. Les ombres des arbres, des gens et des maisons sont encore longues, l'air est agréable. Mais dans deux heures, il fera très chaud. Les femmes attendront leur tour à l'abri du soleil. La femme du chef de la communauté va passer devant, comme d'habitude,

et les autres vont la réprimander, comme d'habitude. Il a déjà fallu appeler le surveillant, le policier du village de Naua, qui intervient lors de querelles, mais aujourd'hui l'ambiance reste détendue.

Naua est une zone d'une petite agglomération en même temps qu'un village à part entière de la province de Cabo Delgado, dans le nord du Mozambique. Les maisons y sont construites comme dans les régions rurales: des murs en terre montés sur une charpente faite de tiges de bambou, des toitures en croupe recouvertes de végétation, une ou deux fenêtres minuscules dont les volets sont rarement ouverts. Peu de choses rappellent le 21^e siècle: ici ou là une bicyclette, la sonnerie d'un téléphone portable, rarement une voiture, la pompe manuelle pour l'eau, évidemment, et les nombreux récipients en plastique que les femmes ont apportés sur place.

Il y a plus de sept ans, le comité du village a sollicité une fontaine auprès de l'administration du district. La de-

mande a été examinée avec Helvetas, qui travaille en étroite collaboration avec les autorités locales dans le cadre du projet d'eau au Mozambique. Les familles de Naua ont collecté un premier petit montant pour financer ce projet important, et, depuis 2007, l'installation offre de l'eau potable à 520 familles. Ces dernières ont élu un comité de l'eau qui est responsable de l'entretien de la fontaine. Depuis un an et demi, Marieta,

l'une des deux fontainières, a été désignée pour encaisser les revenus de l'eau. Le système est simple: Marieta demande un metical à payer comptant pour chaque récipient rempli. Ces trois centimes ne représentent pas une fortune, mais sont malgré tout une somme

qui compte pour de nombreux habitants. Les femmes s'acquittent tout de même sans rechigner. L'eau du puits a bon goût. Et les familles qui le peuvent et le veulent vont chercher toute leur eau à la fontaine.

Empêcher les transactions irrégulières

En tant que fontainière et caissière, Marieta reçoit 15% des

«Nous vivons mieux que nos parents, et nos enfants devraient avoir une vie encore meilleure»

Marieta Khuluvela, fontainière



L'affluence du matin: autour de la fontaine, les nouvelles circulent et les discussions vont bon train.



Le salaire de Marieta est une petite part des revenus de l'eau qui pour le reste servent à la maintenance de la fontaine.



L'eau salubre est indispensable, en priorité pour les enfants. Les mères de Naua le savent bien.

revenus encaissés, le reste servant à l'entretien de la fontaine. Ces 45 meticaïs correspondent au salaire d'un journalier. Pour ce tarif, elle garde le puits ouvert toute la journée, du matin dès cinq ou six heures jusqu'à la tombée de la nuit. Marieta est la personne idéale pour ce poste. Elle habite à portée de voix et peut brièvement fermer le puits à midi, une fois l'affluence passée. Et pour avoir le temps de cultiver les champs, Marieta n'est fontainière que trois jours par semaine.

Afin de pouvoir nous parler en toute tranquillité, Marieta a demandé à sa remplaçante de garder le point d'eau ouvert. «Bien sûr, je dois aussi payer pour l'eau, dit-elle. Je le fais directement à la présidente du comité.» Marieta tient à ce que le paiement ait lieu devant témoin. S'il en était autrement au Mozambique, ce pays où l'argent est détourné à tous les niveaux de l'administration, les rumeurs et les soupçons circuleraient. C'est pour cela aussi que Marieta enregistre tous les revenus de l'eau dans un «relatório», un livre de comptes. Le comité de l'eau vérifie cette comptabilité, gère les revenus et décide des réparations à effectuer.

Les choses ne se passent pas toujours bien. L'année précédente, par exemple, l'ancien président du comité de l'eau a détourné de l'argent. L'administrateur de l'autorité régionale de l'eau a dû intervenir et bloquer son accès à la caisse. Marieta en parle calmement: ici, le fait que quelqu'un profite de sa fonction pour mettre de l'argent public dans ses poches fait partie du quotidien.

L'autre Mozambique passe à la vitesse supérieure

Nous sommes assis à l'ombre de la maison de Marieta. Les rires étouffés de Rosa et d'Elsa se font entendre derrière le rideau de bambou: elles sont photographiées pendant qu'elles se lavent le visage devant les latrines. On entend le grondement sourd des camions sur la «Nacional 242», en route pour les mines de Montepuez.

Les camions sont l'un des paramètres d'une économie connaissant une croissance annuelle de 8%. Ce boom catapluera certaines régions du pays dans une nouvelle ère, mais pour l'instant tout repose sur l'exportation de matières premières. Un agriculteur trouve des rubis dans son champ, des mines de graphite sont ouvertes. On exploite l'or, le charbon et le pétrole. Au large des côtes dans le nord du pays, 1500 milliards de mètres cubes de gaz naturel ont été découverts: c'est plus que dans le légendaire gisement de gaz norvégien «Troll», l'un des plus grands du monde.

Les revenus du secteur des matières premières devraient profiter à la population. C'est du moins ce qui est écrit dans la loi. Mais jusque là peu laisse penser que c'est aussi dans les faits. Le FRELIMO, le parti au pouvoir, a déclaré secrets les contrats entre l'État et les entreprises d'exploitation (l'Américaine Anadrako, l'Italienne ENI et la Norvégienne Statoil). Il n'existe pas de société civile qui pourrait exiger un respect de la loi, et les observateurs estiment que l'exploitation des matières premières au Mozambique ressemble à celle de l'Angola,



Nuaa est un village-rue mozambicain typique. Avec l'école et la fontaine, on y vit assez bien.

autre ancienne colonie portugaise en Afrique australe. Là-bas, les ressources naturelles ont enrichi une mince couche de la population. Mais les pauvres sont restés pauvres.

Souvenirs des temps où l'eau manquait

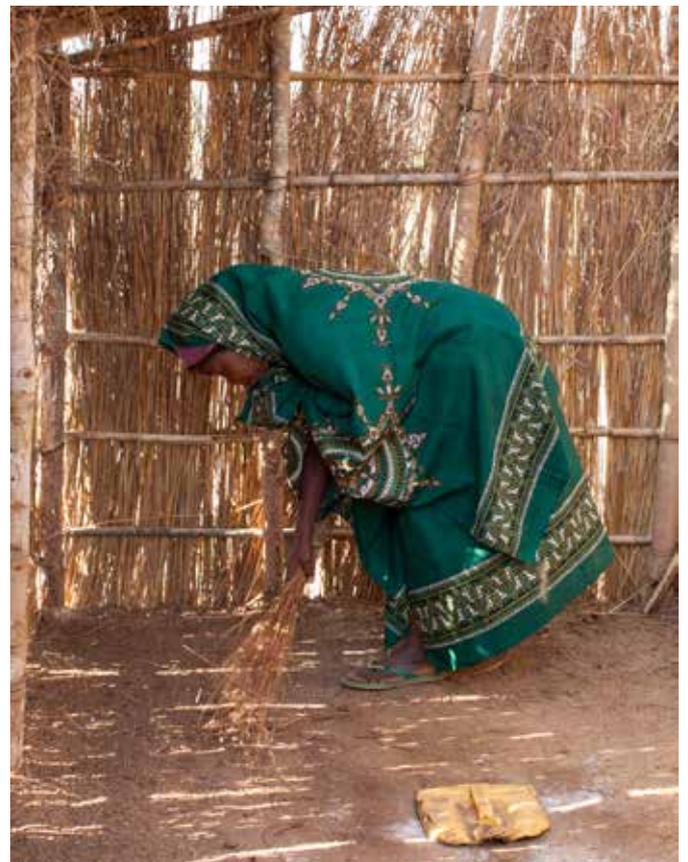
Marieta Khuluvela a grandi à Nuaa, puis elle est partie chercher une vie meilleure en ville, mais sans succès, avant de revenir après le décès de sa mère. Avec son mari, elle a repris les deux champs de sa mère. «En ville, on reste assis sans rien faire», confie Marieta.

Cette histoire de migration est très fréquente dans les villages mozambicains, entraînant notamment des relations familiales compliquées. Certains hommes quittent leur première femme et les enfants pour fonder une nouvelle famille sans autre forme de procès; d'autres partent avec les meilleures intentions, pour soutenir leur famille, puis ils ne s'en occupent plus. Les jeunes filles ont souvent un enfant d'un homme parti depuis longtemps. Les enfants des familles de paysans vivent avec des parents dans la ville proche de Pemba ou à Beira ou même dans la lointaine capitale: un patchwork à la manière mozambicaine.

Marieta dit: «L'essentiel est d'avoir un bon mari.» Un homme qui reste avec sa famille, qui aime travailler dans la machamba, qui ne boit pas et qui ne rechigne pas à rapporter du bois à la maison le soir. Elle a eu la chance de le trouver. Elle et son mari sont ensemble depuis des années. Outre du manioc, des patates douces, du maïs et des haricots, le couple plante même du riz sur un terrain d'à peine 20 ares. Rares sont les familles qui peuvent en dire autant.

Marieta voit même au-delà de sa famille: «Nous ne sommes pas les seuls à aller mieux. C'est le cas de nombreuses autres familles. Maintenant, il y a un peu d'argent, et nous pouvons faire des achats: chaussures, cruches et assiettes. Avant, ce n'était pas possible. Nous vivons mieux que nos parents, et nos enfants devraient avoir une vie encore meilleure.»

Rosa et Elsa ont une vision claire de leur avenir. Rosa aimerait être directrice d'école, Elsa souhaite travailler dans un hôpital. Leur mère, qui n'a pas même pu rêver d'une formation professionnelle, est heureuse. «Si les filles ont la possibilité d'avoir une vie meilleure, elles doivent le faire. Ici, ou en ville.»



Marieta nettoie la latrine. Étant fontainière, elle sait combien l'hygiène est importante.

Mais Marieta restera au village. «Il fait bon vivre à Naua: nous avons tout ce dont nous avons besoin.» En disant «tout», cela signifie pour elle une maison, un champ, une école et la fontaine. Il y a un an, un dégât au puits a montré combien la vie était difficile sans lui. Les femmes ont dû, comme avant, marcher jusqu'au Tikitinime ou au Malembe pour y puiser de l'eau trouble. «Ce problème a rappelé à tous combien le puits est bon et important, dit Marieta. Aux filles, qui n'ont jamais connu une vie sans puits, et aux mères, qui avaient oublié leurs peines passées.»

Traduit de l'allemand par Tanja Weber



Pendant les congés scolaires, les filles aident à la maison alors que leur mère travaille à la fontaine.

3 questions à Karin Voigt, coordinatrice régionale à Cabo Delgado, Mozambique



Marieta Khuluvela raconte que la fontaine de Naua a pu être réparée en seulement trois jours suite à une panne. Le comité de l'eau de Naua est-il particulièrement dynamique?

D'après mon expérience, je constate qu'il y a souvent une forte personnalité au sein d'une communauté. Il peut s'agir du chef du village. Du président du comité de l'eau. De personnes engagées qui ne considèrent pas le droit à l'eau comme un acquis et qui s'en occupent personnellement.

Faut-il plutôt miser sur les personnes que sur le sentiment de responsabilité d'une communauté?

Non. Pour l'eau, il ne s'agit pas d'un petit groupe qui représente ses intérêts, à l'instar des paysans ou des petits épargnants. Il s'agit de l'ensemble de la communauté villageoise. Mais celle-ci n'est pas organisée au Mozambique. C'est pourquoi le rôle des autorités locales est essentiel. Certaines personnes engagées ne font pas seulement leur propre travail, mais prennent en considération le bien public des habitants d'un village, d'un district ou d'une province. Nous travaillons en étroite collaboration avec elles.

Serait-il bénéfique que l'État assume seul toutes les responsabilités?

Non. L'État et les citoyens qui y vivent doivent assumer. Je constate dans nos projets que les familles construisent et entretiennent les latrines avec soin et dans les plus petits détails, sans en attendre de l'argent ou des avantages matériels. Elles se sentent responsables de leurs latrines. Nous devons renforcer ce sentiment. Que ce soit dans le domaine privé ou en favorisant la coopération entre le secteur public et les entreprises locales. Cela permet le développement de moyennes, de petites et de très petites entreprises, qui tirent leurs revenus notamment de l'entretien des installations d'eau.